

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

I

Au moment où se creuse le canal de Panama, qui doit relier les deux grands océans, il nous a semblé intéressant de parler un peu de diverses tribus indigènes qui peuplent ces contrées encore presque entièrement inabordables et inconnues.

Un hasard inespéré est venu me faciliter cette tâche : je veux parler de la rencontre d'un explorateur bien connu, plus méritant encore, qui, depuis vingt ans, a consacré sa fortune et sa vie à l'étude de l'Amérique qu'il a parcourue dans tous les sens, du nord au sud. J'ai nommé M. Alphonse Pinard, le savant voyageur qui a publié une première série de la *Bibliothèque de linguistique et d'éthnographie américaines*, et qui se propose de publier prochainement encore non seulement la suite de ces savantes études, mais encore le récit de ses voyages et le résultat de ses observations sur les mœurs, les coutumes et les usages des tribus indiennes au milieu desquelles il a si longtemps séjourné.

Non-seulement M. Pinard a bien voulu me confier le précieux manuscrit où il a noté ses impressions de voyage, en m'autorisant à y puiser à discrétion, mais encore il m'a raconté de vive voix quelques-unes des péripéties de sa vie aventureuse, à la grande joie de mes deux enfants, qui buvaient ses paroles, et déclaraient que ces récits étaient bien plus intéressants que les romans du défunt Gustave Aimard.

Parmi les épisodes qu'il nous a fait connaître, je citerai l'histoire de son bon cheval Bayard, qui a aujourd'hui ses invalides à San Francisco.

— Il mourra là en paix, entouré de provendes, nous disait l'explorateur, et ce ne sera que justice, car, bien des fois, j'ai dû la vie à sa vigueur, à son intelligence et à son dévouement.

Puis il nous raconta une de ces aventures.

— C'était, dit-il, dans les premières années de mes voyages ; j'étais encore inexpérimenté et je ne savais pas la manière de vivre en paix avec les Peaux-Rouges et même m'assurer leur amitié.

— J'avais, pour voyager, une escorte de soldats que me fournissait le gouvernement, et c'est ainsi que, Bayard et moi, l'un portant l'autre, nous nous enfûmes dans l'inconnu.

— Plus tard j'ai constaté combien étaient maladroites ces précautions que je prenais.

— Bayard était un de ces mustangs des prairies de l'Amérique du Nord, chevaux infatigables et incomparables. J'ai fait avec lui des milliers de milles en plaine, en forêt, dans la montagne. Nous avons traversé ensemble à la nage de larges cours d'eau et des torrents impétueux, jamais il n'a boudé contre la fatigue, jamais il n'a tenté de fuir le danger et de me trahir.

— Un jour, nous nous trouvions dans les terribles abruptes et solitaires de la Sonora, marchant

devant nous sans souci et sans crainte, franchissant les ravins et les plaines et nous enfouant de plus en plus dans l'inconnu.

— On m'avait prévenu que l'unique raison qui empêchait ces contrées de se peupler, malgré les richesses aurifères qui y abondent, est le nombre et la férocité des Indiens indépendants qui y ont cherché un refuge et qui sont disposés à défendre jusqu'à la mort ces dernières terres libres où ils peuvent encore vivre de pêche et de chasse.

— Tout à coup, un des soldats de mon escorte accourut au galop et me montra à l'horizon une troupe de cavaliers qui se dirigeait droit sur nous avec cette sagacité et cette persistance que les Indiens savent apporter dans de semblables occasions.

— Je compris l'imminence du danger ; nous n'étions que cinq ou six et nous avions à nos trousses des centaines d'ennemis tout disposés à nous scalper. Nous n'avions à espérer notre salut que dans la fuite. Je donnai le signal du départ et le plus singulier steeple-chase commença.

immense s'étendant à perte de vue et semée par-ci, par-là, de bouquets d'arbres touffus.

— Je commençai à respirer, espérant que nous trouverions aisément derrière ces massifs de grands arbres quelque pli de terrain où nous pourrions nous dissimuler à la vue des Indiens, et, leur échappant à la faveur de la nuit, mettre entre eux et nous une distance assez considérable pour qu'ils renoncassent à leur poursuite.

— Je connaissais alors bien peu les Indiens !

— Nous avions galopé à peine un quart d'heure et gagné environ un kilomètre d'avance sur l'ennemi, grâce à l'horizontalité du sol, quand nous vîmes les cavaliers sauvages émerger l'un derrière l'autre dans la plaine. Ils avaient suivi nos traces dans le lit du torrent que nous avions escaladé.

— Quand je les vis se ranger en bataille et s'élaner au galop de notre côté, je commandai à mes compagnons de presser l'allure de leurs coursiers, et moi-même, qui avais jusque-là tenu la tête de notre petit groupe, j'en pris la queue afin de soutenir la retraite.

— Nos chevaux, comme s'ils se sentaient poursuivis, nous emportaient avec une rapidité vertigineuse. Bayard, si je ne l'avais retenu, n'aurait pas tardé à reprendre l'avance et à distancer tous les autres.

— Les Indiens de leur côté étaient partis à fond de train et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils gagnaient petit à petit du terrain sur nous.

— Je tournais fréquemment la tête pour les observer et remarquai qu'ils commençaient à se débâter, en raison de la vitesse respective de leurs montures. En tête et laissant déjà loin derrière lui ses compagnons, je remarquai un chef qui nous poursuivait avec une ardeur toute particulière.

— Je suis heureusement bon cavalier et bon tireur. Je tenais à la main ma bonne carabine américaine à répétition et j'attendis ainsi que cet enragé, qui se rapprochait sans cesse de nous, arrivât à bonne portée.

— Alors, me retournant sur mon cheval sans retenir son allure, je lâchai la détente. L'ennemi, frappé au front, tomba comme une masse. Son cheval s'arrêta court, comme s'il avait compris ce qui venait d'arriver, flaira le cadavre de son maître, puis s'élança comme affolé à travers la plaine.

— Ainsi se continua cette course au clocher. Chaque fois qu'un des cavaliers ennemis approchait à portée de mon arme, je lui logeais une balle dans la tête et remplis-

sais ainsi mon rôle d'arrière garde.

— Ce steeple-chase fantastique dura cinq heures et coûta la vie à neuf de nos ennemis.

— Ceux-ci tout à coup firent demi-tour et retournèrent sur leurs pas avec la même vitesse qu'ils avaient mise dans leur poursuite. Je sus bientôt que cette retraite qui nous sauvait la vie était due à ce que nous arrivions près d'un poste occupé par des soldats réguliers des Etats-Unis, qui occupaient un fortin construit dans le but d'arrêter les fréquentes attaques que les Indiens dirigeaient contre les Européens à la recherche de l'or, fort abondant dans ces parages.

Tel fut un des récits que nous fit M. Pinard, et mon vif regret est de n'avoir pu sténographier ses paroles que je me rappelle vaguement et sans y apporter l'entrain endiablé de sa narration.

Mais revenons à son manuscrit et aux Indiens



L'ennemi, frappé au front, tomba comme une masse. — (Page 373, col. 3).

— Heureusement, mes cavaliers étaient solidement montés sur des chevaux naguère encore sauvage, mais nos ennemis n'étaient pas moins bien munis que nous, et ils avaient sur nous l'immense avantage de connaître à fond le pays que nous parcourions, nous, au hasard, sans but, toujours en présence d'obstacles nouveaux et imprévus.

— Pendant une heure, nos poursuivants ne semblèrent pas gagner de terrain sur nous. Je comptais sur la solidité sans pareille de Bayard et je tenais la tête de la colonne, donnant aux chevaux de nos cavaliers l'exemple des haies, des fondrières, des roches franchies d'un seul bond.

— Tout à coup nous arrivâmes au sommet d'une montée aride que nous avions franchie en nous engageant dans le lit pierreux d'un torrent, et nous vîmes se dérouler devant nous une plaine